

Philippe Caron Lefebvre, Cycles

Jean-Michel Quirion

Numéro 124, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quirion, J.-M. (2020). Compte rendu de [Philippe Caron Lefebvre, Cycles]. *Espace*, (124), 89–90.

créant, au fil des ajouts, un ensemble évocateur du collectif. Dans une perspective critique et féministe, l'artiste y met en valeur le travail des femmes qui fut longtemps catégorisé comme artisanal et, de ce fait, tenu à l'écart de l'histoire de l'art dominante.

La mise en espace proposée par Véronique Leblanc engage le corps dans l'expérience de la visite. La disposition des œuvres oriente notre regard et notre positionnement dans des directions inattendues. C'est notamment le cas de *Packages* (2016) de Sarah Saunders, prenant la forme de paquets en céramique fine installés sur de grands socles à quelques décimètres du sol et sur une tablette fixée à une hauteur approchant le plafond. La composante vidéo de l'œuvre de Jennifer Bélanger (*Les sœurs Ramsay*, 2019), quant à elle, n'est visible qu'à travers un judas percé à environ un mètre du sol dans un socle incliné. En engageant des postures inhabituelles, ces dispositifs guident vers une expérience somatique des œuvres et font écho aux propos de l'exposition dans la mesure où c'est par le biais d'une perspective décalée qu'il est possible d'explorer ce qui se loge hors champ du discours dominant. Ainsi, l'expérience des œuvres de façon individuelle et l'expérience de l'exposition comme un ensemble agissent comme des invitations à déplacer notre point de vue et à tendre vers de nouvelles compréhensions des mythes rassembleurs des communautés.

Elise Anne LaPlante est commissaire indépendante émergente, autrice et travailleuse culturelle.

Elle s'intéresse à la représentation des femmes artistes dans l'histoire de l'art ainsi qu'aux pratiques artistiques qui revendiquent l'imaginaire et le sensible dans un souci de soustraire les connaissances à un processus de hiérarchisation. Elle a notamment réalisé une exposition sur le sujet en Acadie.

Actuellement étudiante à la maîtrise en histoire de l'art à l'UQAM, ses recherches portent sur la performance d'*alter ego* et de l'animalité comme stratégies artistiques et féministes.

Philippe Caron Lefebvre, *Cycles*

Jean-Michel Quirion

MAISON DE LA CULTURE CLAUDE-LÉVEILLÉE

MONTRÉAL

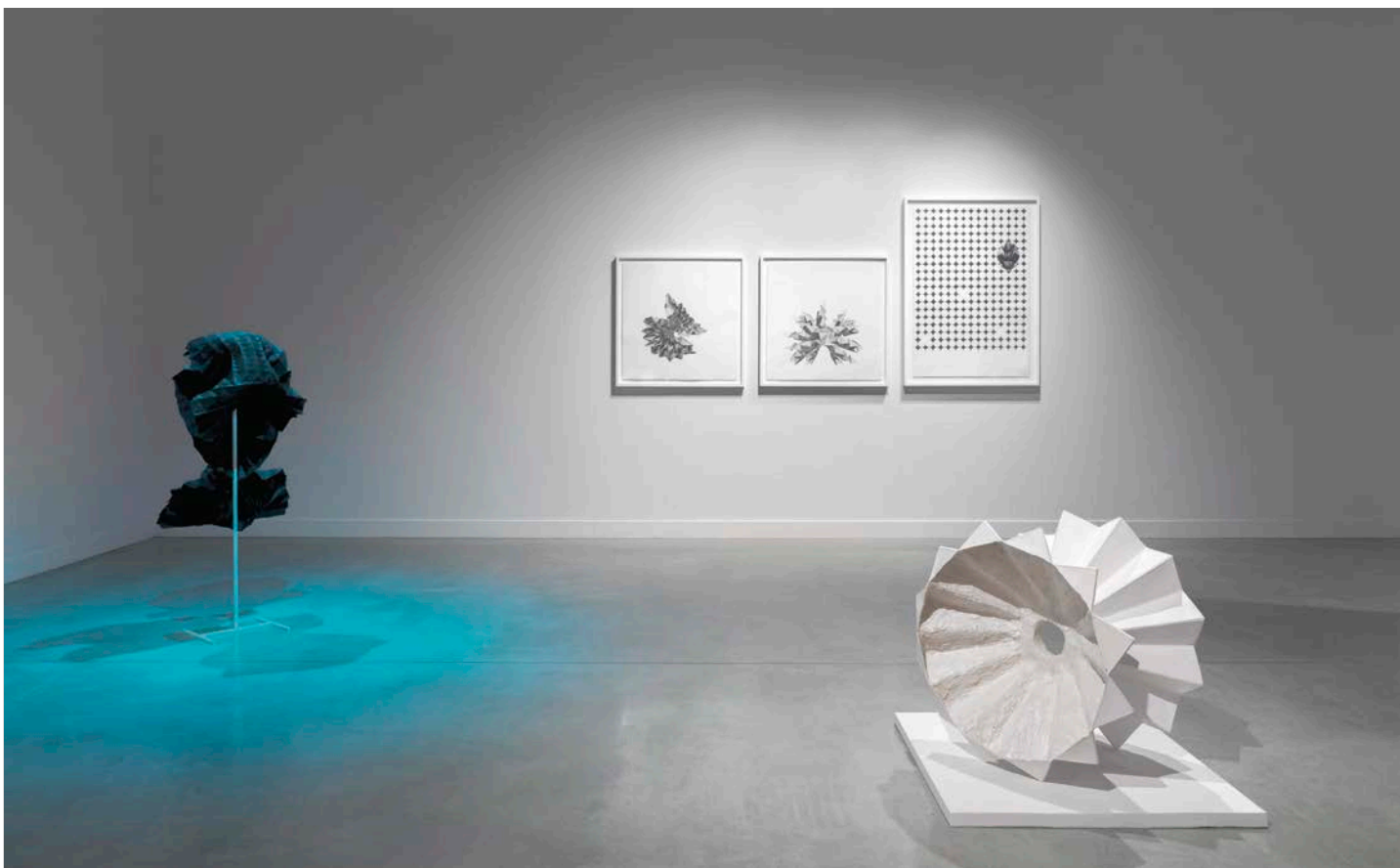
31 AOÛT –

13 OCTOBRE 2019

Après deux années de cycles de diffusion et de production continus, enchaînant une exposition à Plein sud, à Longueuil, deux autres expositions à la Galerie Nicolas Robert, à Montréal, et une résidence à Art Omi, à Ghent dans l'État de New York, Philippe Caron Lefebvre présente *Cycles* à la maison de la culture Claude-Léveillé de Montréal. D'après une définition commune, un cycle est une suite de phénomènes se renouvelant dans un même ordre immuable. Pour l'artiste, il est question d'une nature fictive et allusive – parfois évasive –, mais cyclique; de l'évolution d'une faune et d'une flore chimériques, de la transformation et de l'hybridation de celles-ci. Tel un Charles Darwin contemporain, Caron Lefebvre laisse ainsi sa fascination pour la nature évolutive orienter ses observations, ses investigations et ses réalisations entre le trouvé et le fabriqué.

À travers cette perspective foisonnant de science-fiction, la morphologie de la nature proposée est utopique et dystopique à la fois, comme en témoignent les associations formelles et matérielles contrastées de certaines œuvres. En référence au mimétisme, véritable mécanisme de survie, Caron Lefebvre invente des formes mi-naturelles et mi-artificielles, des ruines et des reliques qui se seraient adaptées et auraient peut-être traversé l'ère géologique de l'Anthropocène. Ainsi, l'artiste s'applique à imiter, par le biais de la représentation, l'acclimatation du vivant, et ce, bien que ce dernier soit ostensiblement factice. De cette façon, les pièces inertes prennent imaginairement vie. Les amoncellements de matières, sortes de spécimens fossilisés, s'inscrivent dans un cycle autre et suggèrent, dès lors, la géologie et la biologie d'un monde dérégulé par les impacts de l'activité humaine. Les procédés techniques – empiriques – apparaissent comme des méthodes scientifiques.

Le praticien travaille non seulement avec la matière organique, par le biais de la faïence en superposant les textures et en amalgamant les glaçures, mais également les cartons découpés, pliés et dépliés – en origami –, le collage d'images trouvées et le dessin détaillé sur papier. Quelle que soit la matière utilisée, l'artiste la manipule et l'accumule en des potentialités progressives. Ces interventions manuelles spontanées témoignent de gestes en suspens, laissant percevoir par les traces évanescences sur les diverses surfaces – craquelures, découpures et hachures – les instants d'hésitation inhérente au processus de création de l'artiste. Des frictions et des tensions sont ressenties parmi les textures acérées, hérissées, striées, tavelées ou torsadées, qui suggèrent la corrosion, l'érosion et la cristallisation de ces spécimens irréels.



Envisagée telle une rétrospective, l'exposition montre les corpus cycliques des cinq dernières années de pratique de Caron Lefebvre. La mise en espace rappelle celle des musées d'histoire naturelle avec d'immenses tables qui s'encastrent les unes aux autres, déployées comme des dispositifs de présentation, certes, mais également de classification, qui distinguent chaque échantillon d'organismes. Pour ce faire, la science de la taxonomie est utilisée. Les corpus d'œuvres sculpturales et picturales s'avèrent ainsi différenciés ou associés, et classifiés sur leur présentoir respectif. Un éclairage aux tonalités changeantes, en raison de filtres translucides colorés, enveloppe avec subtilité la galerie et génère une dimension scénique. La contemplation des formes ordonnancées en une installation muséale s'en retrouve perturbée par la lumière atténuée et teintée.

Une table centrale présente des pièces de céramique qui réfèrent à des espèces des tréfonds océaniques aux surfaces spéculaires; des échinides de même que des coraux et des cristaux réticulaires. Ces spécimens irisés, à une nuance près des effets de la bioluminescence, sont étrangement vraisemblables et, de surcroît, indéfinissables. Des parcelles de collages d'images bigarrées, résultant de manipulations numériques et de découpes géométriques, sont placées aux extrémités du dispositif.

Réalisés au crayon de graphite, des dessins hyperréalistes de minéraux et de végétaux apparaissent, çà et là, sur les murs et les éléments architecturaux de la galerie, parfois disposés sur des présentoirs ou

même sur certaines des sculptures biomorphiques. Les sujets de ces dessins réapparaissent ailleurs sur les tables, cette fois dans leur version tridimensionnelle, conviant, au détour, une sensation de déjà-vu et des illusions insoupçonnées.

L'histoire naturelle à laquelle contribue Philippe Caron Lefebvre en tant que chercheur-créateur, à l'intervalle du réel et de l'irréel, est peut-être celle de demain, après l'Anthropocène. Bien que l'exposition ne soit pas précisément consacrée à la notion d'extinction, l'évolution dont témoigne l'artiste traduit une esthétique de la destruction et de l'adaptation de cycles naturels troublés, de la faune et de la flore, qui n'est plus immuable ni irréversible.

Jean-Michel Quirion, candidat à la maîtrise en muséologie à l'Université du Québec en Outaouais (UQO), est auteur et commissaire indépendant. Il travaille actuellement au Centre d'artistes AXENÉO7 situé à Gatineau. À Montréal, Quirion s'investit également au sein du groupe de recherche et réflexion CIÉCO : *Collections et impératif évènementiel/ The Convulsive collections*. En tant qu'auteur, il contribue régulièrement à *Ciel variable*, *ESPACE art actuel*, *Inter art actuel*, ainsi qu'à *Vie des Arts*.